

Les stratégies de débrayage comme écriture de la dissimulation chez Pie Tshibanda Wamuella Bujitu

Résumé :

Axée sur *Un fou noir au pays des Blancs*, *Ces enfants qui n'ont envie de rien* et *Rendez-vous sur l'île de Gorée* de Pie Tshibanda Wamuella Bujitu, cette étude montre que l'instance narrative/énonciative met en place plusieurs stratégies énonciatives qui masquent les marques langagières participant à la situation d'énonciation. Pareilles stratégies concernent le débrayage actantiel, le débrayage temporel et le débrayage spatial. En effet, l'instance énonciative projette hors de l'instant de l'énonciation sa personne. Ces stratégies de débrayage actantiel se caractérisent par le débrayage en « je », en « il » et en « on ». Les traces spatio-temporelles se situent hors du moment et du lieu de l'énonciation. Le débrayage temporel d'alors se traduit en « infinitisation », en « gérondfisation », en passivation, en tournure pronominale à sens passif, en averbalisation. Le débrayage spatial a comme marque le débrayage spatial d'ailleurs, le débrayage d'éloignement et de proximité. Toutes ces stratégies énonciatives produisent presque un même effet : les activités énonciatives à travers lesquelles l'instance énonciative dissimule les marques subjectives pour paraître, dans l'énoncé, avec une sorte d'objectivité. Celle-ci traduit, par ailleurs, une distance maximale énonciative.

Abstract:

Centred on *Un fou noir au pays des Blancs*, *Ces enfants qui n'ont envie de rien* and *Rendez-vous sur l'île de Gorée* by Pie Tshibanda Wamuella Bujitu, this paper shows that the narrative instance/enunciative can apply several enunciative strategies which hide linguistic marks taking part in the situation of enunciation. Such strategies involve actantial disengagement, temporal and spatial disengagement. In fact, the enunciative instance throws out of the moment of enunciation itself. These strategies of actantial disengagement are characterized by disengagement in "I", in "he" and in "one". The spatio-temporal traces are located out of the moment and the place of enunciation. The temporal disengagement the translated in "infinitisation", in "gerundification", in passivation, in pronominal turn to passive sens, in "verbalization". The spatial disengagement has mrk such as spatial disengagement by the way, the disengagement of distance and proximity. All these strategies result in almost the same effect: enunciative activities through which the enunciative instance hides subjective marks to come out, in the utterance, with a kind of objectivity. This brings about, however, an enunciative maxima distance.

Prenant appui sur les œuvres narratives, *Ces enfants qui n'ont envie de rien* (2003), *Un fou noir au pays des Blancs* (2006) et *Rendez-vous sur l'île de Gorée* (2007) du Congolais de Kinshasa Pie Tshibanda Wamuela Bujitu, la présente étude détermine les stratégies par lesquelles passe l'instance énonciative ou narrative pour construire un univers discursif qui ne trouve pas sa place dans les facettes de la situation d'énonciation. C'est la consécration du débrayage. Comme on le sait, le débrayage désigne la stratégie énonciative à travers laquelle l'énonciateur cache ou dissimule les composantes langagières qui structurent la situation d'énonciation. En d'autres termes, le débrayage constitue l'une des stratégies de l'effacement énonciatif par laquelle l'instance narrative et/ou énonciative choisit de ne pas marquer les traces des partenaires de communication, les marques de temporalité et de spatialité énonciatives.

En effet, il est un grand nombre de stratégies discursives participant à l'effacement énonciatif (Rabatel cité par Dendale et Coltier, 2011, p. 148), et donc à l'écriture de la dissimulation. Pareilles stratégies de débrayage présentent, cependant, les instances émettrices et réceptrices. Car toute prise de parole est produite par quelqu'un et s'adresse à quelqu'un. Il s'agit, comme le dit Dominique Maingueneau (2009, p. 46), d'une interactivité constitutive. Trois composantes structurent donc cette réflexion : stratégies de débrayage actantiel, stratégies de débrayage temporel et stratégies de débrayage spatial.

Les stratégies de débrayage actantiel

Pareilles stratégies masquent la présence de l'actant de l'énonciation en passant par plusieurs composantes de la personne grammaticale. L'instance énonciative peut soit passer par le « je » du récit, soit le « il », soit le « on », soit encore par d'autres régimes énonciatifs. Une telle configuration amène des considérations formelles importantes étant donné que l'instance énonciative choisit la stratégie de simulation.

Les stratégies de débrayage actantiel à la première personne

En effet, le débrayage actantiel à la première personne passe non seulement par le narrateur mais aussi par le personnage. Ce genre de débrayage réside donc dans le fait de disjoindre l'instance de l'énonciation, et de

projeter, dans l'énoncé, un « non-je ». C'est, comme l'indiquent Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés (1979, p. 79), instituer un « simulacre de l'énonciation ». On en voit l'opérativité dans *Un fou noir au pays des Blancs* :

Relatant pour lui-même ses premiers jours dans un village du Brabant wallon, Masikini avait écrit dans son journal : « Pour une fois que j'avais un logement indépendant en Europe, le silence autour de moi me fit très mal. Habitué à entendre les querelles de mes enfants, j'avais du mal à supporter ce calme qui accentuait ma solitude. J'ai essayé d'écouter de la musique, elle m'a rendu plus triste encore. Chaque cassette me rappelait chacun de mes enfants, car ils n'avaient pas les mêmes préférences. Dans la voiture, nous ne nous mettions pas toujours d'accord sur les chansons à écouter... ». (Pie Tshibanda, 2006, p. 52)

Ce texte peut être considéré comme un journal fictif (Yves Stalloni, 2011, p. 135) inséré dans ce roman par le procédé d'intertexte. C'est dans ces conditions que Gorges Ngal (1994, p. 93) évoque un enchevêtrement d'histoires qui met en place la présence d'une multitude de narrateurs seconds dans les œuvres narratives africaines. Pareils narrateurs créent une polyphonie narrative. Racontant du dehors de la scène énonciative, l'énonciateur « je », Masikini, débraye ses propos en refusant d'en être responsable. Quoique cet extrait laisse transparaître, dans « Pour une fois que j'avais un logement indépendant en Europe, le silence autour de moi me fit très mal », un non-je du discours, à cause de la facture du récit que prend cet énoncé, il simule une illocution. Cette dernière concerne la déception liée au silence alors qu'il a « maintenant » un logis propre à lui. Son intention communicative est de souligner que les difficultés auxquelles il est confronté sont multifformes. Il imprime à son discours un jugement de valeur négatif par la présence de cette déception. Ce « je » est déçu parce que les « querelles » de ses enfants ont disparu alors qu'il s'attendait à une allégresse découlant de son autonomie. Le « je » se dit en sous-entendu : « Pourquoi alors avoir une habitation indépendante ? ». Au fait, ce « je » peut être appelé déictique bien que la situation d'énonciation ne soit pas mise en place.

Sans doute cette stratégie d'opacitation, dans l'énoncé, imprime-t-elle au texte de Pie Tshibanda un surgissement énonciatif de non prise en charge énonciative. Et ce, grâce à l'investissement de la première personne dans le discours narratif. Ainsi, la stratégie de discursivisation à débrayage actantiel est présente dans *Rendez-vous sur l'île de Gorée*, même si le texte

recourt, en totalité, à la première personne et à la contemporanéité énonciative. Le narrateur note à ce sujet :

Allegra va faire sa première expérience initiatique. Ainsi qu'elle nous rapporta plus tard, la rivière était loin mais on ne voyait pas passer le temps. Sur le chemin, ceux qui revenaient échangeaient avec ceux qui partaient. L'atmosphère était gaie, on chantait et on se racontait des histoires. (Pie Tshibanda, 2007, p. 97-98)

Le narrateur mélange le présent (« va faire ») et les expressions qui situent les actions dans l'antériorité énonciative (« rapporta », « revenaient », etc.). En effet, l'expression « Ainsi qu'elle nous rapporta plus tard » contient un « nous » collectif qui réfère non à un énonciateur présent dans la situation d'énonciation, mais situé en dehors de la scène énonciative. Cela, même si nous sommes en présence d'un indice qui s'apparente à « je », sujet de l'énonciation. Ce « nous » réfère à un « non Ego » qui débraye le sujet de l'énonciation.

Les stratégies de débrayage actantiel à la troisième personne

La stratégie de débrayage actantiel à « il »

L'énonciateur, au lieu de se désigner explicitement, choisit une stratégie d'effacement de tout repère énonciatif. Cet extrait est éloquent à ce sujet :

Pendant les vacances, le Court Pouce organisait une plaine de vacances et des excursions pour ceux qui ne pouvaient pas voyager. Ils auraient donc des choses à raconter, eux aussi. Masikini passait ainsi ses avant-midi à préparer les activités et les après-midi, à partir de 15 heures 30, à encadrer les enfants. Le mercredi, les enfants restaient de 14 heures 18 heures. Pendant les vacances, l'école des devoirs accueillait les mômes de 9 heures à 17 heures 30 ! (Pie Tshibanda, 2003, p. 12)

L'instance énonciative s'efface de la situation d'énonciation par l'inscription, dans ses propos, d'une troisième personne telle que « le Court Pouce », « ils », « l'école des devoirs », etc. À travers la structure « Pendant les vacances, l'école des devoirs accueillait les mômes de 9 heures à 17 heures 30 », l'instance énonciative refuse toute responsabilité de la prise en charge énonciative. Le « il » ne précise ni l'agent de l'action ni la manière dont l'opération d'accueil s'effectue. Le « il » n'est pas non plus précis comme étant un être doué de potentialités d'action. Sa position de prise en charge énonciative débouche sur l'effacement de tout repère de personne.

Un tel effacement montre que, dans « Masikini passait ainsi ses avant-midi à préparer les activités et les après-midi, à partir de 15 heures 30,

à encadrer les enfants », le responsable des activités pédagogiques en est distancé. Alors que personne d'autre, dans cet énoncé, ne s'occupe de ces enfants. C'est donc une irresponsabilité énonciative, alors qu'à dire vrai, l'acte d'encadrement ne provient que de lui. On parlerait même d'un acte de langage illocutoire en ce sens que l'intention communicative de Masikini, le responsable « irresponsable » énonciatif, réside dans l'apprentissage pédagogique et l'intégration sociale des enfants. C'est dans ce sens que Gérard Genette (2004) parle d'« énonciation quasi objective » dans le roman narré à la troisième personne. Dans ce genre d'énonciation, les assertions sont comme indiscutables.

Prendre pour « indiscutables les assertions » de l'instance narrative signifie que l'on adhère à la thèse de celui qui parle. Et donc, effacer les traces de soi dans un discours peut relever d'une stratégie argumentative de la persuasion. En rendant « objectif », c'est-à-dire « débrayé » son discours, l'énonciateur peut augmenter ses chances d'emporter l'adhésion de son énonciataire. Une telle stratégie montre que s'absenter de son énonciation peut se faire par une sorte d'énallage de personne. Celle-ci est utilisée pour continuer à dissimuler ses traces comme responsable du dire tout en y étant « présent » argumentativement. C'est pourquoi Christian Plantin (2005, p. 33-34) souligne que l'attitude, le comportement du locuteur constituent des moyens qui agissent sur l'énonciataire.

Partant, on voit ici la puissance de la stratégie d'opacitation actantielle à « il ». Le locuteur passe par le processus de neutralisation énonciative. Car le discours se présente comme traduisant des faits avérés — c'est le propre de la modalité assertive qui constitue le patronage énonciatif du débrayage actantiel à « il » — ou simplement possibles. En énonçant les faits d'énonciation comme possibles, l'énonciateur adopte une stratégie discursive débouchant sur le processus de modalisation, par le fait de prise de position d'éloignement de la situation d'énonciation.

La stratégie de débrayage actantiel à « on »

Le « on » est un indice linguistique auquel recourt l'énonciateur pour dissimuler aussi son identité. Ledit indice peut référer à n'importe quel monde selon son contexte d'apparition. On peut se reporter à cette séquence issue de *Ces enfants qui n'ont envie de rien* :

Une nuit de mars, le village de Tangissart dormait tranquillement, bercé par le vent frais qui soufflait dans les arbres. Au numéro 31 de la rue de Villers, Masikini, un Noir d'Afrique, tombé là comme une mèche de cheveu dans la soupe, ronflait dans son lit après une journée de dur labeur. Il était quatre heures du matin,

l'heure à laquelle les insomniaques ont fini par s'assoupir et où, dehors, on n'entend plus rien d'autre que le silence de la nuit. (Pie Tshibanda, 2003, p. 9)

Dans cet extrait, l'instance énonciative de l'énoncé : « Il était quatre heures du matin, l'heure à laquelle les insomniaques ont fini par s'assoupir et où, dehors, on n'entend plus rien d'autre que le silence de la nuit » joue linguistiquement sur la question de la personne. En effet, le passage de « il » à « on » y est bien patent. Le « on » est affecté d'un temps verbal qui montre la contemporanéité énonciative : « n'entend plus rien ». Un tel présent donne au « sujet de l'énonciation » une facture de généralisation, car ce tiroir comporte une sorte de vérité intemporelle. Le « on » équivaut à « tout le monde ». On peut donc dire que le « *tout le monde* n'entend plus rien d'autre que le silence de la nuit » constitue une vérité générale contre laquelle rien ne peut aller, étant donné son cachet d'universalité. Mais aussi, ce « on » implique le « je » qui efface son identité, car il se trouve inclus dans ce « tout le monde » par ce fait d'intemporalité. Cette dimension subjective du langage induit deux sortes de distance énonciative : la valeur de « tout le monde » accordée à « on » lui donne la facture de simulation énonciative, alors que dans sa valeur de « je », il témoigne d'une stratégie de tension. C'est l'une des traces même qui valide l'élasticité énonciative de cette unité linguistique.

En effet, par ce débrayage actantiel, le locuteur ne montre pas formellement le rapport qui l'unit au récepteur. Il lui permet de ne pas se désigner directement. Il traduit ainsi non seulement une attitude de distanciation énonciative, mais celle d'« amphibologie » (Michel Pougeoise, 1998, p. 44) énonciative. Le cas de cet autre extrait :

Masikini savait qu'il allait encore souffrir parce que sa maladie n'était pas facile à soigner. Ses calculs aux reins avaient été détruits au moyen de rayons laser. On lui avait dit qu'il évacuerait les particules par les urines. Trois jours après les rayons, le calcul s'était désagrégé en des morceaux tellement gros qu'ils ne pouvaient qu'obstruer la voie urétrale. Un rein était déjà bloqué et Masikini souffrait comme jamais il n'avait souffert. En regardant ses radiographies, le médecin détournait son regard. Il avait donc fallu poser dans son corps deux sondes qui relient les reins et la vessie de façon à permettre le passage du liquide dans les sondes et les particules le long de celles-ci. L'on était passé avec les sondes par la voie urétrale que l'on avait blessée et pendant plus de deux mois, Masikini vivrait le calvaire à chaque fois qu'il irait évacuer des urines colorées par le sang. Et le jour où toutes les particules seraient évacuées, le médecin irait encore chercher dans son corps une sonde d'abord

et une autre après au moins deux semaines d'intervalle : on ne soigne pas deux reins à la fois. (Pie Tshibanda, 2006, p. 66-67)

L'amphibologie énonciative qu'engendre la stratégie de débrayage à « on », dans cette séquence, est tellement prégnante qu'elle sollicite non seulement le personnage de Masikini, mais aussi celui du médecin, par exemple, et bien d'autres personnages. En effet, dans l'énoncé « On lui avait dit qu'il évacuerait les particules par les urines », le « on » réfère soit aux infirmiers, soit aux autres malades, soit encore au médecin lui-même avant les activités de chirurgie. On peut dire aussi que cette composante linguistique peut caractériser l'instance narrative, étant donné qu'elle accompagne Masikini partout où il se déplace. Dans ce dernier cas, la structure serait « Je lui avais dit qu'il évacuerait les particules par les urines ».

Dans la structure : « L'on était passé avec les sondes par la voie urétrale que l'on avait blessée et pendant plus de deux mois, Masikini vivrait le calvaire à chaque fois qu'il irait évacuer des urines colorées par le sang », le premier « on », sujet du verbe « était passé », symbolise le personnel soignant, dont le narrateur refuse la responsabilité des erreurs médicamenteuses. Et ce, par le surgissement de la structure passive qui simule l'auteur de mauvaise administration de médicaments. La structure équivaut, en effet, à « l'on avait passé avec les sondes par la voie... » comme pour suggérer les douleurs que le personnel soignant a infligées au malade comparativement à celles provoquées par la sonde. Il rejette l'usage du transitif comme pour inscrire, dans son dire, une distance maximale matérialisée par ce passif. Dans le second « on », c'est le médecin qui est visé. Il est vu comme l'auteur de la blessure de la voie urétrale. Car personne d'autre que lui n'ayant pratiqué la chirurgie. Même là, l'instance narratrice refuse de le désigner ouvertement pour ne pas être qualifiée d'accusatrice. Une telle position se justifie par sa participation à l'opération de Masikini pour avoir vu comment le « médecin » lui a blessé « la voie urétrale ». Le recours au temps de distance énonciative « irait, seraient évacuées, etc. » — on en parlera dans la suite — renforce aussi ce refus d'identité énonciative. On voit que le « on » reçoit la dimension de « caméléon » (Anne Herschberg Pierrot, 2013, p. 27) et d'élasticité énonciative.

La stratégie de pronominalisation

La stratégie de pronominalisation résulte d'une transformation d'un élément linguistique en un autre des classes grammaticales différentes. Une telle opération linguistique a pour effet de masquer l'identité des participants au procès d'énonciation. On peut, en effet, se reporter à *Un*

fou noir au pays des Blancs pour s'en rendre compte :

Madame Dumond s'occupait des Africains à la recherche d'une terre d'accueil. Elle pouvait par induction dresser le profil de la personnalité de la plupart d'entre eux. Mais pour une fois, le personnage de Masikini lui échappait. L'homme ne correspondait pas du tout au cliché, son caractère avait un grain de bizarrerie. Il était à la fois intrigant et attachant. (Pie Tshibanda, 2006, p. 65)

De même que le régime linguistique « Elle » se situe hors de la sphère énonciative, de même le nom propre de « Dumond » reçoit le même fonctionnement. Le « Elle » fonctionne, en effet, comme un pronom avec une marque d'incomplétude, vu que le nom qu'il substitue n'est pas aussi identifié comme faisant partie intégrante du procès d'énonciation. La pronominalisation de l'être anthropomorphique de Dumond accentue davantage l'opacitation de l'énonciateur, quoique sa présence soit justifiée par le désignateur « elle ».

Par ailleurs, le « Elle » est ici utilisé comme pour éviter la répétition. Il instaure une sorte d'anaphore, car anaphorisant le référent « Dumond » en le reprenant exactement. C'est l'installation de l'anaphore totale. C'est la même situation de « Il » dans « Il était à la fois intrigant et attachant » qui reprend nettement le nom de Masikini. En revanche, la pronominalisation du nom « Africains » par le pronom « eux » ne reprend pas exactement ce référent. Il en reprend seulement une partie : c'est l'anaphore partielle. Ces deux types d'anaphore pronominal qui, du reste, rejettent l'instance de l'énonciation hors de la situation d'énonciation, se traduisent par le terme d'endophore. Car, selon Dominique Maingueneau (2002), l'endophore permet de ne pas confondre la cataphore et l'anaphore. Au fait, les procédures d'« endophorisation » (Musabimana Ngayabarezi, 2015, p. 227-228) peuvent s'entendre comme le processus par lequel l'énonciateur/le narrateur joue avec les composantes syntaxiques ou lexicales voire séquentielles dans le but de répéter les unes les autres par le phénomène d'antéposition et de postposition discursive ou textuelle. Autrement dit, l'endophorisation réside dans une opération linguistique par laquelle, pour des raisons intentionnellement diverses, le narrateur/le locuteur manipule les régimes linguistiques et langagiers en vue d'une reprise narrative ou discursive.

Ce phénomène d'endophorisation du discours, au sens d'anaphore, témoigne d'une instance énonciative présentant les événements qui sont présents dans le contexte énonciatif débrayé. En effet, se référer à un cotexte immédiatement précédant l'énoncé considéré est un signe d'une

localisation, à première vue, directe. Car, non seulement le processus d'anaphorisation se montre globale, c'est-à-dire fidèle. Étant donné que la reprise est en rapport avec le même nom. Mais aussi partielle, et alors infidèle, vu que la reprise du référent repose sur une partie du référent ou autre chose, comme c'est le cas de « L'homme » qui fait allusion à Masikini dont l'identité échappe à Dumond. Tout ceci traduit ce que Franck Neveu (2011, p. 311) appelle « saillance locale ». C'est par les propriétés de réminiscence que le procédé de coréférence énonciative est mis en jeu. Cette coréférence valide les traces de la saillance et, par-dessus tout, induit le processus d'endophorisation sous sa dimension d'anaphore pronominale.

Les stratégies de débrayage temporel

Ces stratégies montrent que les investissements linguistiques temporels relatifs à la situation d'énonciation ne sont pas mis en place dans la production linguistique. En conséquence, la deixis temporelle se trouve absente de procédure d'énonciation. Car les temps relatifs reçoivent en quelque sorte la facture de temps absolu au lieu que la mise en œuvre énonciative temporelle soit prise en charge par l'énonciateur. Pareilles procédures de masquage énonciatif concernent les stratégies de temps d'alors, d'« infinitisation », de « gérondifisation », d'averbalisation, de passivation, de tournure pronominale de sens passif.

La stratégie de temps d'alors

La stratégie de temps d'alors désigne une opération par laquelle l'instance énonciative utilise, dans ses actes d'énonciation, les tiroirs verbaux qui situent les actions, soit dans l'antériorité soit dans la postériorité énonciatives. Cela veut dire que la présence du Maintenant s'efface du procès d'énonciation. Nous lisons :

Les enfants connaissaient donc un peu les Massaïs et ils avaient déjà entendu parler des Égyptiens ; il y avait donc lieu d'espérer que cette connaissance de l'Autre étoufferait le sentiment de rejet que l'on éprouve face à l'inconnu. Joséphine, la coordinatrice des écoles des devoirs en Brabant wallon s'y était d'ailleurs déjà pris [sic] avec un réel savoir-faire pédagogique le jour où elle était venue animer au Court Pouce un atelier sur les Égyptiens. Elle avait commencé par les situer dans l'espace puis dans le temps ; elle avait décrit leurs croyances et leurs symboles, elle avait montré les pyramides [...] Chaque enfant avait ensuite construit une pyramide

en papier bristol ; il avait collé dessus des dessins représentant des divinités. (Pie Tshibanda, 2003, p. 83-84)

La retranscription du temps d'alors, à procédé de reprise, passe par le recours à l'imparfait de rupture, qui situe les actions dans la période coupée de la contemporanéité énonciative. En effet, les expressions temporelles comme « étoufferait, connaissaient... » traduisent une antériorité énonciative. Cependant, dans l'énoncé « Les enfants connaissaient donc un peu les Massaïs », l'imparfait traduit une vision non bornée. Car les enfants n'ont pas de connaissance parfaite des Massaïs. C'est-à-dire que cet imparfait saisit le procès de connaître les Massaïs au moment de son déroulement. Ce tiroir verbal suppose qu'une partie en est déjà accomplie (un peu de connaissance sur ce peuple) et qu'une autre reste encore à accomplir, toujours dans le passé de l'énonciateur. Cela est marqué par l'adverbe de quantité « peu » substantivé.

La distance par rapport au moment de la parole recourt aussi au plus-que-parfait dans l'énoncé « Elle avait commencé par les situer dans l'espace puis dans le temps ; elle avait décrit leurs croyances et leurs symboles, elle avait montré les pyramides... ». Les « avait commencé », « avait montré » soulignent des actions accomplies par l'institutrice dans le passé de l'énonciateur. Mais ces tiroirs verbaux du plus-que-parfait impriment au récit un autre rôle fondamental : mettre en relief une situation qui est le terme d'un processus pédagogique. Car les activités d'enseignement sur les Égyptiens conduisent les enfants blancs à avoir une idée sur ce peuple. C'est pourquoi les retombées sont positives : « Chaque enfant avait ensuite construit une pyramide en papier bristol » après avoir suivi la démonstration de Joséphine.

Cette stratégie de rejet du moment de l'énonciation ne débouche que sur une conséquence subjective. Cette dernière se matérialise par la distanciation énonciative prononcée par rapport au moment de l'énonciation afin de refuser la responsabilité énonciative. Ces manifestations de débrayage temporel — l'imparfait comme le plus-que-parfait — suggèrent, en fait, des représentations temporelles non gérées par le producteur du discours au moment même où il le profère. Il choisit cette stratégie pour rendre presque indépendantes les productions verbales.

Être coupé du moment de l'énonciation, c'est rejeter l'instant de l'énonciation qui définit valablement la subjectivité axée sur la responsabilité énonciative. Ce texte a ainsi sa propre énonciation qui situe les actions au moment où elles ne sont pas accomplies, c'est-à-dire dans le passé.

La stratégie d'« infinitisation »

Recourir à l'infinitif en tant que mode impersonnel pendant le procès d'énonciation, c'est mettre en place l'absence des participants à la communication. Car l'infinitif ne porte aucune marque de personne ni de nombre. Il n'a pas non plus de marque temporelle spécifique conduisant à situer chronologiquement le procès. De la sorte, la stratégie d'« infinitisation » se présente comme le processus auquel recourent les interlocuteurs afin de ne pas spécifier la temporalisation. En tant que mode de verbe, l'infinitif traduit simplement l'aspect qui dérive des deux tiroirs temporels : le présent et le passé. Nous pouvons lire cette séquence tirée d'*Un fou noir au pays des Blancs* :

Curieux personnage, ce brave Masikini : il souffrait d'une lithiase au niveau des reins mais essayait autant que faire se pouvait de ne rien en laisser paraître. Une façon de prévenir sans doute les éventuelles réactions racistes des aides-soignantes [...] Ce n'était déjà pas de gaieté de cœur qu'elles répondaient aux appels des Blancs vautrés dans la merde, alors un Black ! Idées noires de l'Africain ? Procès d'intention ? Sans doute [...] Les filles étaient gentilles avec lui. L'une d'elles lui avait d'ailleurs dit avec fierté être mariée à un nègre d'Afrique. Le médecin lui-même avait vu le jour quelque part dans le sud du Congo belge. Masikini était donc en de bonnes mains. (Pie Tshibanda, 2006, p. 61)

On ne le dira jamais assez, le mode infinitif est celui d'impersonnalisation du discours. Vu que cette forme verbale ne montre aucune marque de personne, de temps respectant les époques verbales et de « topicalisation » (Jacques Lerot, 1993) discursive, l'inscription du locuteur dans son énoncé ne peut être sanctionnée que par une distance maximale énonciative.

Par conséquent, dans cet extrait, la structure linguistique « L'une d'elles lui avait d'ailleurs dit avec fierté être mariée à un nègre d'Afrique » dégage un indice de reproduction du discours d'un énonciateur second, le « elle ». Un tel indice constitue le référent des infirmières dont les paroles sont rapportées au style indirect par le narrateur. Trois voix énonciatives s'y entrelacent : le rapporteur, la locutrice et son interlocuteur à savoir, une des infirmières qui échange avec Masikini et le rapporteur du discours de la locutrice de l'acte de langage d'assertion. Celui-ci concerne le mariage avec un nègre africain. Ce discours rapporté découle de la transformation de la phrase assertive en proposition infinitive. Celle-ci qui efface alors, à la suite de cette opération de style d'« indirectisation » énonciative, les marques subjectives de déictisation dans l'énoncé de l'énonciateur. Cette assertive indirecte équivaut ainsi à : « L'une d'elles lui avait d'ailleurs dit avec

fierté qu'elle était mariée à un nègre d'Afrique ». On voit que beaucoup d'opérations linguistiques susceptibles de faire disparaître le sujet dans le discours sont effacées, parmi lesquelles l'hypotaxe à valeur complétive. Cette polyphonie énonciative engendre une ambiguïté énonciative dont le démêlage constitue la tripartition des voix énonciatives identifiées ci-haut. Car on sait que cette hétérogénéité énonciative désigne cette coprésence de plusieurs voix qui parlent dans un énoncé dont les manifestations le plus probantes résident dans le discours rapporté.

La stratégie de « gérondifisation »

Comme le mode infinitif, le mode gérondif ne permet pas la détermination du déictique temporel étant donné qu'il n'est pas un mode de conjugaison. Car la forme gérondive peut exprimer n'importe quelle relation temporelle en fonction de la valeur temporelle propre du verbe dont elle dépend. Cet emploi indécis la place dans le processus de débrayage temporel. Nous lisons :

En lisant ces notes retrouvées dans la chambre du suicidé, Masikini eut envie de sortir et d'aller à l'encontre des Européens pour répondre à ces questions qu'ils se posent quand ils voient passer un étranger : D'où vient-il ? Que fait-il ? Pourquoi est-il parti de son pays ? (Pie Tshibanda, 2003, p. 88)

Dans « En lisant ces notes retrouvées dans la chambre du suicidé... », rien ne montre la période à laquelle on peut exactement reporter le « lisant ». Cette expression de « gérondifisation » énonciative n'éclate pas clairement la temporalisation. On peut d'emblée dire que la coïncidence énonciative se fait montre entre le fait principal, « eut envie » et le fait subordonné - quoiqu'il n'y ait aucun mot subordonnant. Car la forme non conjuguée du gérondif peut correspondre à n'importe quelle temporalité. La transformation peut ainsi admettre « En lisant ces notes retrouvées dans la chambre du suicidé, Masikini *a envie* de sortir et d'aller à l'encontre des... », « En lisant ces notes retrouvées dans la chambre du suicidé, Masikini *aura envie* de sortir et d'aller à l'encontre des... ». Et donc les trois époques dont se pare le tiroir verbal du présent sont possibles pour ce gérondif, à cause de sa contemporanéité énonciative avec n'importe quelle manifestation temporelle. Cette élasticité du gérondif prend la facture de distance temporelle qui justifie, par là même, les facettes d'imprécision déictique.

La stratégie de passivation

La stratégie de passivation peut, en quelque sorte, porter sur l'opération

d’embrayage. Par exemple, dans la phrase « Je suis insulté par mon voisin », où le tiroir verbal présente une forme qui traduit l’instant de l’énonciation. Même si le « fait d’être insulté » est déjà accompli avant que le « je » ne rapporte ce qu’il vient de subir. Cependant, dans la plupart de ses manifestations, la stratégie de passivation montre que les transformations que subit le tiroir verbal ne réfèrent pas au moment de la parole. Cette construction se manifeste dans cette histoire que Christine raconte à Allegra au sujet de l’esclavagisme dans Rendez-vous sur l’île de Gorée :

— L’histoire m’intéresse, dit Allegra, mais qu’a-t-elle à voir avec vos salutations ?

— Laisse-moi terminer [...]. La peur, l’angoisse et la psychose tenaillaient tout le monde dans nos villages. Chacun redoutait le jour où les Arabes et les arabisés attaquaient le village. Les gens se mirent à se promener en groupes, ils rentraient tous au bercail avant le coucher du soleil.

— Ces mesures étaient-elles suffisantes pour vous protéger ?

— Pour “nous” protéger, mon histoire est un peu la tienne, ne l’oublie pas ! Un chef coutumier du nom de Katomba eut une idée de protéger ses sujets. Il savait bien que, tôt ou tard, les esclavagistes finiraient par arriver chez lui. Il demanda alors à chacun des siens d’avoir à sa portée qui une chèvre qui une poule. Des jeunes gens furent placés à toutes les entrées du village avec pour mission de donner l’alerte à la moindre approche suspecte. (Pie Tshibanda, 2007, p. 98-99)

Les traces linguistiques, « Des jeunes gens furent placés à toutes les entrées du village avec pour mission de donner l’alerte à la moindre approche suspecte », contiennent une construction passive « furent placés ». Une telle construction donne lieu à une temporalisation coupée du *Maintenant*. L’agent de l’action y est effacé. Car on dirait que le sujet du verbe « furent placés » est une sorte de marionnette qui répond seulement au commandement d’un tiers. Cependant, l’agent de l’action lui-même n’apparaît pas. La structure devait, en effet, faire disparaître la préposition « par » pour montrer clairement cette passivation : « Des jeunes gens furent placés [par ...] à toutes les entrées du village avec pour mission de donner l’alerte à la moindre approche suspecte ». Le bénéficiaire passif de l’action reçoit les injonctions passivement d’une entité absente de l’énoncé. Le « furent placés » situe l’action dans la postériorité énonciative. Il dégage, en même temps, une antériorité par rapport à une trace verbale dans le futur.

La stratégie de tournure pronominale de sens passif

En employant le verbe pronominal de sens passif dont le pronom « se » n'a pas de fonction syntaxique, le locuteur masque non seulement son identité, mais encore les indices formels du verbe quittent le terrain du moment de la parole. Le narrateur note à ce sujet :

Grâce à ma maman, nous avons eu une nouvelle adresse et consulté un autre spécialiste. Nous avons travaillé à la « restructuration » de Mikaël. Un suivi maximum a été fait car sa logopède était très consciencieuse. Les résultats scolaires se sont améliorés ; Mikaël n'a d'ailleurs jamais doublé la classe. Nous avons donc toujours été derrière lui pour le stimuler et non pour faire le travail à sa place. (Pie Tshibanda, 2003, p. 110)

Ce texte est tiré du récit épistolaire de la mère de Mikaël, Françoise, adressé à Masikini pour justifier les échecs scolaires de cet élève du Court Pouce. Le texte par lettres est foncièrement construit sous la responsabilité énonciative de l'énonciateur. Car il imprime au texte sa part subjective. Celle-ci s'explique par cette facture de la narratrice seconde à focalisation interne. C'est la même situation que l'on trouve au début de cette lettre « Je suis la maman de Mikaël... », et dans la suite « Nous avons travaillé à la "restructuration" de Mikaël ». Mais la conséquence énonciative de cette restructuration s'exprime à travers cette composante pronominale à sens passif. Pareille expression a comme valeur la dissipation de l'identité des actants de l'énonciation, Françoise et sa mère.

En effet, la parataxe à dimension asyndétique « Les résultats scolaires se sont améliorés ; Mikaël n'a d'ailleurs jamais doublé la classe » comporte une clause dont la manifestation topicale refuse toute responsabilité du dire. Articuler « Les résultats scolaires se sont améliorés », c'est souligner en effet la présence de l'action accomplie. Celle-ci est dépourvue de toute marque de prise en charge de l'énoncé par son producteur. C'est comme si l'amélioration des résultats s'opérait d'elle-même sans que l'agent de l'action apparaisse. Cet énoncé est un sous-entendu de « Nous avons amélioré les résultats de Mikaël ». Un tel sous-entendu suppose une sorte d'entente mutuelle qui s'affiche entre le « nous ».

Le propre de cet implicite est de décaler la présence de l'opération d'embrayage personnel en passant par le débrayage temporel « se sont améliorés ». Cette composante temporelle situe les événements dans la situation coupée du moment de l'énonciation épistolaire. Le « nous » rapporte ce qui s'est déjà produit parce que la conséquence positive s'affiche du côté de Mikaël. C'est l'installation de l'« univers narré » (Marcel

Vuillaume, 1990, p. 82), qui module les représentations temporelles fictives à l'époque où se déroulent les activités de narration.

La stratégie d'averbalisation

On distingue ordinairement deux sortes de phrases, en français, selon les éléments qu'elles contiennent : phrase verbale et phrase averbale. La stratégie d'averbalisation réside alors dans le fait que l'instance narrative ou énonciative choisit de présenter les propos sans recours aux manifestations temporelles. On peut s'en rendre compte dans cette séquence :

Je me vois ensuite à l'école, chez les Pères missionnaires. Une belle cathédrale se trouve au milieu du village, entre, d'un côté, le couvent des sœurs et l'internat des filles et, de l'autre, le camp des profs, le couvent des pères et l'internat des garçons. Formation solide, discipline, morale. Ils m'ont enseigné *Le Cid* de Corneille ; j'ai retenu qu'en toutes circonstances, la raison domine les sentiments. (Pie Tshibanda, 2007, p. 57)

La structure « Formation solide, discipline, morale » comporte une construction linguistique dont la temporalisation énonciative est indéterminée. Cette indétermination laisse transparaître l'absence d'ancrage temporel dans la situation d'énonciation. En effet, quoique le narrateur raconte au présent dans les manifestations langagières précédentes (« Je me vois ensuite à l'école », etc.), il procède par l'effacement temporel. C'est dans le but d'imprimer à ses productions langagières le régime averbal. Cette construction atemporelle donne une subjectivité de mise en destruction déictique temporelle. Ceci accorde au narrateur la liberté de temporaliser le récit selon ses convictions et ses convenances personnelles. La déconstruction énonciative de narration simultanée qui gouverne la temporalité du Rendez-vous sur l'île de Gorée s'affiche. Le lecteur s'interroge sur ce que peut être le temps de la narration : narration antérieure, ultérieure, intercalée, simultanée ? Rien ne précise le lecteur dans ce régime linguistique atemporel.

L'abandon de déictiques temporels dans la structure : « Une belle cathédrale se trouve au milieu du village, entre, d'un côté, le couvent des sœurs et l'internat des filles et, de l'autre, le camp des profs, le couvent des pères et l'internat des garçons » donne une élasticité au complément de lieu. Car le déictique temporel « se trouve » commande une grande propriété de foyers averbaux qui « atemporalisent » l'énoncé. Cette construction zeugmatique en prolonge le rythme asymétrique. Pareille accumulation de structures averbales donne une dimension rythmique

brisée, car l'ellipse temporelle amène le récepteur à chaque fois se référer à « se trouve » pour situer les actions dans la temporalité.

Les stratégies de débrayage spatial

La stratégie de débrayage d'ailleurs

L'ailleurs constitue l'une des manifestations spatiales débrayées en ce que l'énonciateur présente les propos en refusant de se référer à Ici. C'est l'une des stratégies d'effacement énonciatif spatial. Nous pouvons relire, dans cet extrait, ces manifestations de débrayage :

Avec beaucoup de patience, Masikini finit par trouver, grâce à l'aide de ses connaissances, un logement dans une autre province. [...]. Il dit au revoir à ses amis de Braine-le-Comte et poursuit son errance en Belgique. [...] Relatant pour lui-même ses premiers jours dans un village du Brabant wallon, Masikini avait écrit dans son journal : « Pour une fois que j'avais un logement indépendant en Europe, le silence autour de moi me fit très mal. Habitué à entendre les querelles de mes enfants, j'avais du mal à supporter ce calme qui accentuait ma solitude. J'ai essayé d'écouter de la musique, elle m'a rendu plus triste encore. Chaque cassette me rappelait chacun de mes enfants, car ils n'avaient pas les mêmes préférences. Dans la voiture, nous ne nous mettions pas toujours d'accord sur les chansons à écouter. » (Pie Tshibanda, 2006, p. 52)

L'expression « poursuit son errance » traduit un mouvement directionnel incluant une localisation différente de celle qui constitue l'actualité du locuteur. Au moment de la parole, Masikini n'erre pas. Le passage de « Braine-le-Comte » à « une autre province » matérialise aussi un mouvement directionnel qu'effectue Masikini dont le site d'énonciation est éloigné du moment de l'énonciation. Le « ici » du narrateur est différent du « ici » où l'errant déménage. Le narrateur continue à faire converger ses mouvements des yeux vers le lieu d'activités de son personnage favori pour bien observer les comportements de Masikini. Par là, il lit ses intentions et activités psychologiques.

De ceci découle cette activité de publication parue dans ce quotidien qui ne dit pas son nom. Il s'agit ici d'imbrication d'un récit dans un autre. L'article de journal est un texte encadré par le récit-cadre. Ce dernier est relatif à l'invincibilité de Masikini. À lire bien : « Pour une fois que j'avais un logement indépendant en Europe, le silence autour de moi me fit très mal », on trouve, en effet, les traces d'un narrateur qui écrit à la première personne. Le « je » raconte le récit dont les événements se sont

déroulés dans le passé du narrateur. Le régime linguistique « un logement indépendant en Europe » est une sorte de déictique spatial traduisant une localisation. Pareille localisation se situe à un site d'énonciation s'éloignant non seulement de celui auquel il est habitué, mais aussi du lieu qui constitue l'endroit où se trouve l'énonciateur.

La représentation que se fait le rédacteur de ce texte de digression imprime à ce récit des stratégies de distance énonciative importantes. La représentation de l'univers énonciatif qu'il accorde à ce qu'il relate devient tellement distancée de l'endroit où il écrit qu'il rejette hors de son « ici » tout ce qu'il fournit au lecteur. On peut penser que la localisation qu'il vient d'acquérir ne lui appartient pas vu que son texte se détache de son espace interlocutif.

La stratégie de débrayage d'éloignement

Pour bien appréhender les stratégies de discoursivisation vues sous l'angle du plan non embrayé, on peut se reporter à *Ces enfants qui n'ont envie de rien* :

Un autre groupe de visiteurs entouraient un Massaï qui faisait la démonstration de sa capacité à allumer du feu avec deux bâtons. Plus loin, un autre faisait visiter une case qu'ils avaient reproduite et dans laquelle un lit dur provoquait l'étonnement des femmes blanches. Elles se demandaient comment on pouvait bien dormir dessus. (Pie Tshibanda, 2003, p. 81)

L'instance narrative rapporte les faits dont il prend une distance maximale à cause des indices linguistiques « un autre groupe, elles... ». Subjectivant le discours, elle ne peut présenter que des propos dont le régime énonciatif s'éloigne de la scène énonciative. C'est par exemple l'indice spatial « plus loin » dans cette structure linguistique : « Plus loin, un autre faisait visiter une case qu'ils avaient reproduite et dans laquelle un lit dur provoquait l'étonnement des femmes blanches ». Le « plus loin » montre que l'énonciateur de cette trace linguistique est éloigné du référent qu'il montre « éloignement » du doigt. Cependant, l'énonciateur surveille tous les mouvements et actions dont s'occupe ce groupe, à savoir la démonstration des œuvres des Massaïs que les élèves du Court Pouce essaient d'imiter.

Par rapport au site d'énonciation du producteur de cet énoncé, on peut dire que l'unité linguistique « plus loin » en est éloignée. Car ladite unité repose sur une idée de distance spatiale fort marquée par rapport à « plus proche » qui a une portée liée à « ici ». La vérité de cette modalité assertive se focalise sur cette illocution de visite. Celle-ci s'appréhende

comme un rhème, qui rejoint par là le *dictum*. C'est la valeur même de toute manifestation de l'énonciation.

Cette manière de communiquer la visite au narrataire passe par cette « modalité assertive ». Celle-ci établit une relation de sincérité que lui offre le narrateur au sujet de son énoncé. Et le principe de sincérité veut normalement que la vériconditionnalité (Kerbrat-Orecchioni, 1986, p. 203) s'affiche dans l'énoncé. Cela signifie que le narrateur qui asserte communique que l'expression de la pensée représentée par la proposition exprimée par l'énoncé correspond, selon ses convictions, à la description d'un univers de croyance qu'il considère comme vrai. Dans ces conditions, il prend une facture de faire croire au narrataire.

La stratégie de débrayage de proximité

Elle se manifeste dans cette séquence tirée de *Ces enfants qui n'ont envie de rien* :

Dans la dernière salle, il y avait une vidéo. Un monsieur souhaita la bienvenue aux enfants du Court Pouce avant de poursuivre :

— J'espère que vous n'êtes pas trop fatigués, vous allez vous asseoir un moment, nous allons visionner ensemble une cassette vidéo.

Le film racontait l'histoire d'une rencontre fortuite, dans le train, entre Alice, une vieille dame, et un jeune adolescent. La dame croyait finir ses jours dans une maison de repos jusqu'au jour où elle vit, au journal télévisé, un reportage sur un musicien de sa génération qui revenait d'exil.

— C'est pas vrai ! cria-t-elle.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda une copine.

— Le musicien, fit-elle, haletante.

— Quoi, le musicien ?

— C'est Alix, c'est lui, mon premier amour.

— Elle délire, lança quelqu'un dans la salle, donne-lui son médicament.

Elle ne délirait pas, la brave vieille, Alix était son premier amour.

Le film de sa vie lui revint à la mémoire. Ils avaient l'un vingt et l'autre dix-huit ans lorsque le pays fut envahi par l'ennemi. Alix avait été mobilisé, il était parti à la guerre pour ne pas revenir. La fiancée avait attendu, en vain ! Elle avait essayé de faire le deuil mais sans réussir à oublier Alix, son bien-aimé. (Pie Tshibanda, 2003, p. 58-59)

Cette histoire relative à la résurgence des sentiments amoureux survient quand les enfants du Court Pouce se trouvent en excursion au musée intergénérationnel. En effet, de même que l'instance narrative prend une distance maximale — on en voit les traces par « y avait, racontait », etc. — en présentant les faits, de même l'amoureuse se souvient de ses

comportements d'antan. Ces derniers se situent dans la période postérieure au moment de l'énonciation. Malgré cette position de débrayage temporel, les faits apparaissent comme contemporains du moment de la parole par cette attitude qu'affiche la vieille dame, la sensuelle. Dire, à la suite de cette littérature filmique : « Elle ne délirait pas, la brave vieille, Alix était son premier amour. Le film de sa vie lui revint à la mémoire. Ils avaient l'un vingt et l'autre dix-huit ans lorsque le pays fut envahi par l'ennemi. Alix avait été mobilisé, il était parti à la guerre pour ne pas revenir », l'instance énonciative lit de la peau les sentiments platoniques qui hantent le cœur de la vieille dame. Celle-ci voit, à travers le film, son ancien amour. Ainsi, « le film de sa vie lui revint à la mémoire » à la suite de cette proximité énonciative qui passe par l'exposition du film du combattant Alix avec Alice. Car, pour cette dernière, il ne s'agit pas d'un film au sens propre du terme. Il est question de la « réalité » qu'elle a vécue et dont elle voit le tableau à proximité par ce procédé de réminiscence. On parlerait d'une « relation à l'autre-tiers » (Patrick Charaudeau, 2010, p. 650). La télévision constitue, pour Alice, un indice spatial de proximité qui lui fait remémorer ses anciens beaux temps. Et le narrateur traduit ce débrayage spatial de proximité par cette phrase : « Elle ne délirait pas, la brave vieille, Alix était son premier amour ».

En réalité, dire qu'« elle ne délirait pas » implique que le référent Alice voit « réellement » Alix devant elle pendant et au moment même de l'exposition du film. Elle peut « toucher du doigt » son amoureux et lui demander de s'expliquer sur le refus de retour pour célébrer avec elle cette tranche de vie de délices. C'est pour souligner que ce procédé de réminiscence énonciative devient comme une stratégie d'embrayage énonciatif en passant par la stratégie de débrayage. Pareille stratégie s'explique par le fait que l'histoire est racontée au temps du passé énonciatif. Ici, les pans amoureux outrepassent sa personnalité au point de voir « revenir à la mémoire » le tableau de sa vie antérieure ainsi que tous les lieux amoureux qu'ils fréquentaient et qu'elle « refréquente maintenant » à la vue du film. Alice prend ainsi toute l'exposition filmique comme une assertion dont la valeur de vérité triomphe de tout sentiment. Aussi Dendale et Coltier (p. 185) évoquent-ils, à ce sujet, l'espace de validation qui se donne comme représentable par un domaine topologiquement délimité en deux zones complémentaires — un Intérieur (ce qui est le cas), un Extérieur (vide, absence, altérité) — et une zone de transition ou Frontière.

La zone Intérieur est ici motivée par la zone Extérieur dont Alice voit une distance intime exemplaire. Pour elle, c'est l'altérité énonciative qui prime le reste. Et la zone de Frontière devient la télévision et le texte filmique. Cependant, cette Frontière n'en est pas une. Car l'écran laisse passer une lueur de vie partagée avec son amant au point que toute sa vie amoureuse se trouve affectée. La mobilisation des ressources sentimentales produit ses effets.

En guise de conclusion

Les stratégies de débrayage dont nous venons de montrer le fonctionnement dans l'œuvre de Pie Tshibanda s'articulent sur plusieurs marques formelles et matérielles. L'instance énonciative projette hors de l'instant de l'énonciation sa personne. Les marques spatiales et temporelles se situent également hors du moment et du lieu de l'énonciation. Lesdites stratégies de débrayage actantiel masquent les traces de l'identité des participants aux activités d'énonciation. Il en est de même pour le débrayage temporel dont les marques temporelles verbales refusent tout ancrage dans le maintenant de l'énonciation. Le débrayage temporel convoque, en principe, le débrayage spatial, lorsque le locuteur « parle », il se situe toujours à un lieu donné. Toutes ces stratégies traduisent les activités énonciatives par lesquelles l'instance énonciative dissimule les marques subjectives pour paraître, dans l'énoncé, avec une sorte d'objectivité. Celle-ci traduit, par ailleurs, une distance maximale énonciative. Mais, dissimuler les traces de la situation d'énonciation n'est-il pas une façon implicite de la faire transparaître sous d'autres marques linguistiques ?

Références bibliographiques

- CHARAUDEAU P., 2010, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Éducation.
- DENDALE P. et COLTIER D., 2011, *La prise en charge énonciative. Etudes théoriques et empiriques*, Bruxelles, De Boeck s.a.
- GENETTE G., 2004, *Esthétique et poétique*, Paris, Seuil.
- GREIMAS A. J. et COURTÉS J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage T1*, Paris, Hachette.
- HERSCHBERG PIERROT A., 2013, *Stylistique de la prose*, Paris, Belin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1986, *L'implicite*, Paris, Armand Colin.
- LEROT J., 1993, *Précis de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- MAINGUENEAU D., 2002, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- MAINGUENEAU D., 2009, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- MUSABIMANA NGAYABAREZI L., 2015, *Comportement du narrateur et prise de position chez Pie Tshibanda Wamuela Bujitu*, Paris, Edilivre.
- NGAL G., 1994, *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan.
- NEVEU F., 2009, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin.
- PLANTIN Ch., 2005, *L'argumentation*, Paris, PUF.
- POUGEOISE M., 1998, *Dictionnaire de grammaire et des difficultés grammaticales*, Paris, Armand Colin.
- STALLONI Y., 2011, *Dictionnaire du roman*, Paris, Armand Colin.
- TSHIBANDA WAMUELA BUJITU P., 2007, *Rendez-vous sur l'île de Gorée*, Bruxelles, Tournesol Conseils SA/Le Grand Miroir.
- TSHIBANDA WAMUELA BUJITU P., 2006, *Un fou noir au pays des Blancs*, Bruxelles, Tournesol Conseils SA/Le Grand Miroir.
- TSHIBANDA WAMUELA BUJITU P., 2003, *Ces enfants qui n'ont envie de rien. Chronique d'un animateur en École de Devoirs*, Bruxelles, Bernard Gilson.
- VUILLAUME M., 1990, *Grammaire temporelle des récits*, Paris, Minuit.

